

| | |
|---------------------|---|
| Zeitschrift: | Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles |
| Herausgeber: | Société Vaudoise des Sciences Naturelles |
| Band: | 43 (1907) |
| Heft: | 158 |
| | |
| Artikel: | La vallée de conches en Valais |
| Autor: | Biermann, Charles |
| Kapitel: | VIII: La vie en hiver |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-268115 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE VIII

La vie en hiver.

Le Conchard ne quitte pas son village plus l'hiver que l'été ; les mayens, les granges disséminées dans les prairies sont trop rapprochés pour qu'il aille s'y installer lui-même ; il ne fait qu'y mener son bétail consommer le foin qu'il y a amassé. Matin et soir, il va le soigner et le traire et il rapporte le lait, soit à la fromagerie commune du village, soit chez lui où il en tirera du beurre ou du fromage de médiocre qualité. Quand la provision d'un fenil est à bout, il passe à un autre, en réservant les plus proches pour les mois où le froid et la neige rendent les communications plus difficiles¹. Parfois la précocité de l'hiver nécessite l'abandon prématué des granges éloignées ; le foin en est mené au village sur des traîneaux. Ces allées et venues bi-quotidiennes, le transport et le façonnement du bois de chauffage coupé en automne dans les forêts communales, le battage du blé au fléau, constituent la majeure partie de l'activité du paysan conchard pendant la mauvaise saison. Aux jours de grand froid, de tempête, ou quand l'avalanche menace, les travaux au dehors lui sont interdits. Presque toute la journée, il reste assis près du grand poèle, ou couché dessus, fumant sa pipe², laissant la bride à son imagination. Manger, dormir, voilà dans quoi se résout son existence : on dirait

Occupations.

¹ A Ulrichen, par exemple, le bétail est d'abord conduit aux étables du Blaswald ; il descend ensuite à Zum Loch, où il reste jusqu'au Nouvel-An ; à ce moment-là, il rentre au village ; en février-mars enfin, il s'élève sur les pentes bien ensoleillées du Galen.

² Le Conchard fume beaucoup, dans quelques endroits (vallées de Binn et de Fiesch, par exemple) les femmes autant que les hommes.

d'une marmotte. Quelques-uns lisent¹, ou se réunissent entre voisins, bavardent, discutent sur les affaires du village ou la politique du canton, sur les nouvelles apportées par le journal.² Beaucoup cultivent avec amour des fleurs, œillets, fuchsias, géraniums, dont les vives couleurs éclai- rent la chambre commune en hiver, en été égayeront la façade des maisons. Grâce à ces loisirs forcés, maint Conchard sait échapper aux tenailles des préoccupations de la vie matérielle, éléver son regard au-dessus du terre-à-terre de l'existence campagnarde, élargir son horizon au delà des montagnes natales. Les instituteurs sont de simples paysans, plus cultivés et plus instruits que les autres et qui trouvent dans leurs fonctions de six mois un supplément de ressources.

D'autres aussi pratiquent en hiver un métier qu'ils lais- sent dormir à l'époque des travaux agricoles³. Des gise- ments de fer dans le Binnental, au Feldbach et à l'Hessen, donnèrent lieu à l'établissement de hauts-fourneaux dans cette vallée, au lieu dit *Schmidigenhäusern* (maisons des forgerons). On assure³ qu'il y eut aussi des forges importantes à Selkingen, au commencement du XIX^e siècle ; les difficultés d'extraction de la matière première, la cherté des transports, la concurrence étrangère ruinèrent cette industrie. Seule une fonderie de cloches d'ancienne renommée subsiste à Reckingen. On trouve encore quel- ques serruriers et, dans presque chaque village, des char- pentiers, des menuisiers, parfois des maçons, toute la main-d'œuvre nécessaire à la construction d'une maison,

¹ Parmi les Valaisans, le Conchard est un de ceux qui lisent le plus et Courthion (*Le Peuple du Valais*, p. 104), qui en fait la remarque, attribue à ce goût la propreté qui distingue la vallée de Conches.

² Il n'y a qu'un district en Suisse, celui d'Hérens (Valais), dont la popula- tion vive aussi exclusivement de l'agriculture et de l'élevage du bétail (comme profession principale, 85 % en 1900 (Hérens 87 %).

³ Furrer, *Statistik von Wallis*, p. 56.

habitation ou dépendance agricole. L'observation soigneuse des règles transmises par la routine permet d'atteindre à une solidité et à une perfection remarquables¹. Du reste, plusieurs de ces artisans ont fait, dans leur jeunesse, leur tour de Suisse et sont devenus fort habiles. Ils emploient des motifs de décoration simples et toujours les mêmes, accolades gothiques, festons, perles, dents de crémaillère, croix, croisillons. etc.².

De même que l'industrie du bâtiment, celle du vêtement est, ou mieux, était il y a quelque cinquante ans encore, complètement indigène. A l'entrée de l'hiver, chaque ménage tue quelques veaux, moutons et chèvres³ pour la provision de viande de l'année entière⁴. La peau de ces animaux, convenablement préparée dans les tanneries de la vallée, est livrée au cordonnier appelé à domicile. La laine des moutons sert à confectionner un drap solide, mais grossier, des couvertures de lit, etc.⁴. Ce sont des femmes qui la tissent, comme aussi le fil du chanvre et du lin. Le filage occupe les femmes et les jeunes filles tout l'hiver. Sitôt leur ménage mis en ordre, la toilette de la maison faite, elles s'asseyent à une fenêtre et prennent leur rouet. Tandis que les hommes s'abandonnent à une facile rêverie, elles travaillent sans relâche. Aux veillées, au milieu des babilis, des jeux, elles ne cessent pas⁵.

Les Conchards aiment beaucoup à se réunir en groupes gais et bavards ; en été, c'est sur quelque longue bille de

Veillées.

¹ On trouve ici et là cependant des fenils qui se penchent en avant, des granges dont l'équilibre sur les hauts piliers est mal étudié. Sans doute que la construction de ces dépendances est moins soignée.

² A Ernen, une maison dite *Tellenhaus* a sa muraille décorée d'une fresque représentant divers épisodes de l'histoire de Guillaume Tell.

³ Comme dans le reste du Valais, la viande se conserve, en Conches, simplement séchée à l'air libre.

⁴ On en fait aussi en poil de chèvre.

⁵ La femme concharde est très travailleuse ; l'été, les allées et venues nécessitées par l'éloignement des biens-fonds ne sont pas du temps perdu pour elle ; elle tricote tout en marchant.

mélèze au pied d'une maison ; dans les soirées d'hiver, c'est chez l'un ou l'autre, dans la bonne chaleur du poêle. Les jeunes gens choisissent une maison où ils trouveront des jeunes, surtout de jolies et joyeuses filles, promptes à la répartie. Mais ils n'entrent pas qu'ils ne sachent qui fait partie de la réunion et pour se ménager une retraite aisée, ils se dissimulent derrière la porte entr'ouverte et déguisent leur voix sous un grasseusement anonyme. La coutume veut qu'ils engagent la conversation par des plaisanteries, des mots piquants à l'adresse de ceux qui sont ou qu'ils supposent être dans la salle. Les jeunes filles répondent sur le même ton en s'efforçant de reconnaître leur interlocuteur¹. Le Conchard aime ces tournois d'esprit, ces mêlées de traits mordants ; il se plaît à la satire² et n'épargne personne, même les autorités constituées, même le clergé. Tout à l'heure, quand les jeunes gens se seront décidés à entrer, tandis que quelques-uns s'installeront auprès de leur amoureuse, parmi les jeux que les autres mettront en train, ils choisiront encore des jeux d'esprit, comme le *Machete*, où chacun, à tour de rôle, devient la cible de ses camarades. Ils jouent aussi aux cartes, leur passe-temps favori.

Danse.

Mais le divertissement qu'ils placent au-dessus de tout, c'est la danse³. Si les maîtres de la maison le permettent, et si l'un d'entre eux a apporté un harmonica à bouche ou un accordéon, la veillée se terminera par quelques tours de valse. Le manque de danseuses même n'arrête pas les Conchards, il leur arrive de danser entre garçons et ils y mettent tant de gaîté et de légèreté qu'ils n'y sont point ridicules. Cette passion leur a valu à plusieurs reprises

¹ C'est ce qu'on appelle l'*Einreden*. Cf. un exemple dans la première scène de *La Nuit des Quatre-Temps*, drame de René Morax.

² Chaque commune a reçu de ses voisins un surnom malicieux, quelquefois même désobligeant.

³ René Morax, *Le Carnaval dans la vallée de Conches*, in *Archives suisses des traditions populaires*, 1901, p. 281.

les remontrances de l'Eglise ; les évêques leur ont adressé mandements et ordonnances¹, mais en vain, si bien que, ici et là, les curés en ont pris leur parti et assistent même au bal du Carnaval.

Celui-ci est la principale réjouissance de l'hiver, la fête qui fait les frais de la conversation aux veillées. Les jeunes filles reçoivent une invitation déjà un ou deux mois à l'avance ; c'est quelquefois le premier pas vers le mariage. Les jeunes gens du village forment une sorte de comité qui règle tous les préparatifs du bal ; s'ils sont peu nombreux, ils se contentent d'une salle privée que l'on met aimablement à leur disposition, sinon ils louent le plus grand local du village, généralement la salle d'auberge ; ils engagent une musique : clarinette, violon, Hackbrett (sorte de tympanon aux notes grêles), contrebasse ; ils approvisionnent le buffet qui sera ouvert pendant toute la durée du bal.

Les festivités commencent par une mascarade : affublés d'un masque de toile, d'une barbe de lichen arraché aux sapins, d'une perruque de chanvre, d'anciens costumes civils ou militaires découverts au fond des vieux bahuts, ils s'en vont en bande de maison en maison, de village en village, recevant du vin dans les auberges et dansant.

Le bal du Carnaval dure trois jours, le dimanche, le lundi et le mardi. Le dimanche, il ne commence que le soir, les jours suivants à neuf heures du matin pour finir à minuit. A midi, il y a une pause pour dîner en commun ; le soir, chaque couple s'en va chez les parents du cavalier ou de la danseuse, où il trouve préparé un repas copieux. Toutes les heures, il y a un arrêt pendant lequel

¹ En 1754, l'évêque interdit de danser sans la permission du curé et du président de la commune. En 1784, on le défend absolument avec amende d'une livre par danseur, de trois livres pour le musicien et autant pour le propriétaire du local. Cf. P. Am Herd. *Denkwürdigkeiten von Ulrichen*, p. 165-166.

on fait passer du vin et de la viande sèche découpée en fines aiguillettes. Il n'y a pas d'autre interruption ; dès la première mesure, tous se mettent à tourner. « De la gaîté ! de la gaîté ! » crient les assistants. « De la gaîté ! toujours plus de gaîté ! » répondent les jeunes gens et ils reprennent en chœur la mélodie jouée par la clarinette, et agrémentent leur danse de variations fantaisistes. Il faut des jarrets de montagnards pour résister à une telle fatigue.

Le lundi du carnaval se pratique le jeu traditionnel du *Gigel Montag*. Il s'agit pour les garçons de tirer la tresse de cheveux de la jeune fille de leur choix, pour celle-ci de s'en défendre vigoureusement. Le perdant fait à son adversaire un petit cadeau.

Théâtre.

Si la danse maintient ses positions, le théâtre populaire est au contraire en décadence ; en honneur autrefois dans tout le haut Valais, à Saas, à Visperterminen, à Stalden¹, comme en Conches, il s'est conservé dans quelques villages où il existe encore un local pour les représentations. On y jouait des pièces sacrées et des pièces profanes, des légendes des saints et des épisodes de la vie de Jésus, à côté de vaudevilles et de drames empruntés à l'histoire nationale. Le diable dans les mystères, le bouffon dans les comédies, exerçait sa verve frondeuse aux dépens, soit des autres rôles, soit du public, pour la joie de celui-ci ; c'était le personnage indispensable, sympathique même, qui, par ses adjonctions improvisées au texte de l'auteur, y introduisait la part d'élément populaire. Mais l'époque où ces représentations se donnaient, en pleins travaux des champs, les frais qu'elles occasionnaient, peut-être l'opposition de l'Eglise à l'appui de laquelle ce théâtre dut de naître, mais qui pouvait craindre les débordements de l'esprit satirique des acteurs, tous ces motifs ont déterminé le déclin d'une coutume vraiment intéressante.

¹ Cf. Töpffer, *Nouveaux voyages en zigzag*, 2^e vol., p. 60-88.



Chalet de bergers sur les pentes latérales du Blinnental (2400 m.).

Les neiges de l'hiver ont écrasé le toit.



Alpe de Merezenbach
encombrée d'éboulis et de débris glaciaires.

Les légendes aussi s'oublient ; les jeunes générations ne les connaissent plus qu'imparfaitement ; plusieurs y croient qui n'osent plus l'avouer ; cependant, à l'alpe, au coin du feu, comme au village, autour du poèle, quand la tempête siffle au dehors, secouant la maison, quand le froid fait craquer sinistrement le bois des parois, quand le vent s'engouffre par les interstices et gémit tristement, quand l'avalanche gronde au loin, une légende monte naturellement aux lèvres d'un des anciens¹.

Légendes.

Le Rollibock. — Sur le glacier d'Aletsch fréquente le Rollibock ; c'est un lutin terrible et puissant, il a la forme d'un bouc ; il porte d'énormes cornes sur son front et ses yeux sont de feu ; des glaçons couvrent son corps et produisent un cliquetis sinistre quand il court. Il arrache avec ses cornes la terre, les rochers et les plus grands arbres et les lance bien haut dans l'air. Qu'un audacieux l'appelle ou le raille, il s'élance si soudain de l'Aletsch qu'on n'a pas toujours le temps de fuir. Une chapelle est le seul asile possible ; malheur à celui qui ne peut s'y réfugier : il est réduit en poussière.

Le Gifibotz. — Il n'est pas prudent de passer de nuit près des étables des Gifi, entre Munster et Reckingen. Un nommé Frankini, de Reckingen, l'apprit à ses dépens. Ancien soldat à Rome et à Naples, il se croyait à l'abri de toute peur. Malgré les avertissements de ses amis, il partit de Munster au milieu d'une nuit noire pour rentrer chez lui. C'était huit jours avant Noël, la route était bordée de hautes murailles de neige. A la hauteur des Gifi, le voyageur se trouva arrêté comme par une meule de foin. Il somma l'obstacle de se retirer ; ce fut inutile ; alors il frappa dessus ; l'objet résonnait sous ses coups comme

¹ Aucune des légendes qui suivent n'est inédite ; elles sont tirées pour la plupart de Tscheinen et Ruppen, *Walliser Sagen*, quelques-unes de P. Am Herd. *Denkwürdigkeiten von Ulrichen* et de Stebler. *Goms und die Gomser*. La traduction s'est efforcée de rendre la simplicité du récit populaire.

laurait fait une peau de vache bien sèche. Frankini, effrayé, se mit alors à marcher comme un fou, sans savoir où il était. A l'angelus du matin, il vit une lumière bleue se perdre du côté des Gifi. C'était le Gifibotz.

Le Luckibotz. — Sur les marches du fenil d'In der Lucken, près de Gluringen, on a vu assis un géant sans tête ; c'est le Luckibotz. Il accompagnait souvent les passants, ou les retenait jusqu'à l'heure des matines. On l'a aperçu aussi courant dans les prés entre Reckingen et Blitzingen et s'éclairant de feux-follets. Depuis quelques années, on n'en entend plus parler ; on croit qu'il a été mis en fuite par les allées et venues du feu curé de Blitzingen qui était originaire de Gluringen et qui se rendait souvent de l'un de ces villages à l'autre.

La bête du Rufibach. — Si tout ce qu'on raconte est vrai, le Rufibach, ce torrent de boue si malfaisant, est la demeure de méchants démons. Un homme, qui allait de Steinhaus à Niederwald, fut surpris par une obscurité soudaine. Il ne put plus avancer. « Au nom de Dieu, cria-t-il à l'esprit, laisse-moi passer ? Que te faut-il ? Si mon aide peut t'être utile, elle t'est acquise ». Il ne reçut aucune réponse. Il alluma alors un cierge et récita à haute voix avec ferveur l'évangile de Saint Jean ; ce fut sans résultat. Alors il se mit en colère et s'écria : « Je te conjure encore au nom de Dieu ! S'il faut t'aider, que Dieu t'aide, ou si tu le préfères, le diable ! » Il lui sembla, à ce moment, qu'un bœuf ardent comme la braise se précipitait au fond du ravin. L'obscurité se dissipa et le voyageur put continuer sa route sans difficulté.

Le Toggi. — Est-ce un chat, est-ce une martre ? Des gens qui ont vu le Toggi déclarent que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais bien une vieille marmotte. La plupart du temps, on ne le voit pas, mais on en entend le trot, la nuit, quand on dort, surtout si l'on est couché sur le dos. Il faut vite se mettre sur le côté, autrement on est surpris par la

bête qui s'assied sur votre cœur, aussi pesante qu'un gros rocher. Vous sentez, vous entendez, vous avez les yeux ouverts, et cependant vous gisez là, énervé, anéanti, sans pouvoir remuer bras ni jambes. Votre respiration s'arrête, l'oppression où vous êtes est telle que vous vous sentez mourir. Heureusement que cela ne dure que quelques minutes, mais, une fois délivré, on reste encore plusieurs heures dans l'agitation. Ni prières, ni signe de croix, ni eau bénite, ne vous protègent contre les visites importunes du Toggi, seul un sabre bien affilé ou un couteau tranchant est efficace.

La maison hantée de l'alpe de Mörel. — Il n'y a pas longtemps encore qu'il y avait sur l'alpe de Mörel une maison dont les étages supérieurs étaient habités, mais dont l'inférieur ne l'était pas, parce qu'on le disait hanté. Un soir que le chapelain de Ried s'était attardé sur l'alpage, on ne sut où lui faire passer la nuit que là ; on se garda, naturellement, de lui parler du revenant. Il se coucha, mais comme il s'endormait, il entendit du bruit à la cuisine ; puis la porte de la chambre s'ouvrit doucement et on frappa trois coups sur le plancher. Un moment après, il sentit sa tête soulevée de dessus son coussin, tandis que les trois coups continuaient. Le prêtre se mit à prier, alors les coups s'affaiblirent. Il se retourna sur son lit et essaya de s'endormir. Mais voilà l'esprit qui monte à côté de lui et qui cherche à l'étouffer. C'était comme si un porc de feu le transperçait de ses soies ardentes. Il se sentit tout à coup saisir à la nuque, si fort qu'il crut suffoquer et qu'il recommanda instamment son âme à Dieu. Tout disparut comme par enchantement, mais, le lendemain matin, on lui trouva sur la nuque cinq taches bleues, comme la marque grossière d'une main.

La fileuse de Hohbach. — Un chasseur qui passa la nuit tout seul, à l'arrière-automne, sur l'alpe de Hohbach, en face de Reckingen, y entendit faire tous les préparatifs

de la fabrication du fromage et même chasser à coups de pied un porc obstiné qu'on reconduisit jusqu'au ruisseau. D'autres y ont vu une fileuse, la quenouille pleine d'étoupe suspendue sous le bras ; à côté d'elle dort un petit chat noir très méchant et qui fait beaucoup de mal aux troupeaux, en sautant sur la croupe des bêtes, en les déchirant de ses griffes ou en les saignant en un clin d'œil.

Le nain gris. — Sur tous les alpages, il se passe des choses que personne ne peut expliquer. Souvent, dans la nuit, le troupeau s'agit subitement, fait des bonds désordonnés, s'enfuit et se disperse en mugissant pitoyablement ; les bergers ont ensuite beaucoup de peine à le réunir. On attribue ces frayeurs aux bêtes sauvages, ou aux esprits, aux lutins. — Après une de ces nuits troublées, un maître fruitier dormait loin du chalet, au soleil. En se réveillant, il vit devant lui un petit homme gris comme la glace et coiffé d'un large chapeau. « Que fais-tu là, petit polisson ? » lui cria le pâtre. Tout de suite l'inconnu lui sauta dessus et colla ses lèvres aux siennes ; car on dit que les esprits ne peuvent parler aux vivants qu'interpellés par eux et après avoir respiré leur haleine. Il retomba ensuite sur ses pieds et raconta avec volubilité tous ses méfaits sur les alpages, ses vols de bétail... Dès ce jour, l'alpe fut calme, mais le fruitier, qui ne voulut pas révéler les confidences qu'il avait reçues, resta sombre et accablé jusqu'à sa mort.

Le « hucheur ». — Ces appels qu'on entend la nuit, dans la solitude de la forêt ou de la montagne, qu'on se garde d'y répondre, si l'on veut éviter un malheur : le lutin qui les lance accourrait aussitôt, se coucherait à côté de vous et vous étoufferait, comme il le fit à un berger imprudent. On raconte aussi qu'un nommé Martin Lagger, de Naters, était parti du côté d'Aletsch, avec un ami du Fieschertal, pour aller chasser le chamois ou la marmotte. Ils devaient être rejoints par un troisième chasseur, de Mörel. Comme ils l'attendaient, abrités sous une grosse pierre, des appels

retentirent. L'homme du Fieschertal, croyant à un signal donné par celui de Mörel, voulut y répondre. Lagger put l'en empêcher deux fois, mais pas une troisième. Aussitôt la voix mystérieuse se rapprocha des chasseurs, répétant ses huchées à l'entrée de leur abri : « Si tu n'avais pas à tes côtés celui qui y est assis, je te réduirais en poussière et en cendre », cria le lutin au compagnon de Lagger. Il resta toute la nuit auprès d'eux, s'avouant l'âme damnée d'un magistrat de Naters qui s'était rendu coupable de douze graves manquements. Le chasseur du Fieschertal mourut la même année ; Lagger fut dès lors très abattu.

L'alpage ensorcelé. — C'était en 1668 ; après deux siècles de procès qui avaient coûté beaucoup d'argent, Munster et Reckingen s'étaient enfin mis d'accord pour le partage de l'Alpien. Un revenant commença à y faire son sabbat, effrayant le bétail, chassant les bergers du chalet au milieu de la nuit. Personne n'y voulut rester, ce qui fut une grosse perte pour la commune. On s'adressa à de pieux prêtres pour exorciser les démons ; ils déclarèrent que Satan avait cherché ainsi à produire du mécontentement contre l'arrangement intervenu et à décrier les autorités responsables. Dès ce jour l'esprit disparut.

Le taureau du Niedertal. — Le berger du Niedertal n'aimait pas le taureau de l'alpe ; un soir qu'il donnait du sel aux bêtes, il lui refusa sa part, le repoussa durement et lui donna quelques coups. Le taureau, furieux, s'enfuit et tomba dans un précipice. Le berger déclara au propriétaire que l'accident était arrivé de nuit. Mais bien-tôt il mourut et, en punition de son mensonge, il fut condamné à réapparaître dans le Niedertal sous la forme d'un gros taureau. On le voit souvent ; il s'approche du chalet, il monte sur le toit, il souffle puissamment et mugit, épouvantant les pâtres. Qu'aucun d'eux ne quitte le chalet pendant la nuit : un berger qui sortit fut aussitôt touché à la hanche et frappé d'une paralysie.

La mousse d'Islande. — Aujourd'hui la mousse d'Islande a les feuilles sèches ; on dit qu'autrefois les canaux qui la parcoururent étaient remplis de lait. Tant que les vaches mangeaient de cette plante, il fallait les traire trois fois par jour. Un jour de fête sur l'alpage, un vacher, ennuyé de devoir quitter la joyeuse société où il se trouvait pour aller traire, tourna sa colère contre la mousse d'Islande et l'accabla de ses malédictions : « Je voudrais qu'elle sèche, la maudite plante », cria-t-il. Le lendemain on la trouva sèche.

Le servant¹ de Bei der Kräje. — Un avare paysan d'Ulrichen apprit qu'il y avait dans la contrée un servant connaissant le secret de nourrir tout un troupeau avec très peu de foin. Il l'engagea comme valet pour l'hiver et l'envoya à son étable de Bei der Kräje. Le servant réalisa les espérances qu'on avait mises en lui, tout était en ordre, les vaches étaient bien soignées et la meule de foin ne diminuait pas. Pour marquer sa satisfaction, le paysan fit cadeau à son valet d'une paire de culottes neuves. Le servant, en s'en parant, s'écria : « Me voici maintenant un bel homme, trop beau pour continuer à soigner le bétail. » Il disparut. Quant à la meule de foin, le paysan la trouva complètement vide à l'intérieur, ne se soutenant plus que sur des parois des plus minces. Ses jurements furent inutiles : son avarice était punie.

Le revenant de Schönmatt. — A l'alpe de Schönmatt, il y avait un berger qui s'amusait à effrayer son aide, un tout jeune garçon, par des histoires de revenants qu'il racontait le soir au coin du feu, après quoi il envoyait l'enfant dehors sous un prétexte quelconque, pour jouir de sa frayeur. Un soir, pour l'épouvanter davantage, il alla à sa

¹ On appelait ainsi dans les légendes des Alpes vaudoises un lutin montagnard qui surveillait le chalet, protégeait le troupeau, facilitait les travaux, rendait une foule de services au pâtre qu'il honorait de sa bienveillance ; il a semblé que c'était la meilleure traduction du mot allemand *Godwergi*.

rencontre, enveloppé d'un grand drap. L'enfant, craignant les moqueries de ses camarades, s'arma de courage, ramassa une pierre et, d'un coup, étendit le spectre raide mort. Dès lors le berger, condamné par la justice divine, revint sur l'alpe de Schönmatt qu'il remplit de son vacarme, de ses méfaits et de ses dévastations. Il fallut appeler deux jésuites de Sion pour l'exorciser.

La ruine de Gross-Ernen. — Il y a bien longtemps, Gross-Ernen était un beau village de la région de Fiesch. Les habitants étaient durs, méchants, sans cœur. Avant cependant de les punir et d'en faire un exemple pour les autres humains, Dieu tenta une nouvelle épreuve. Il envoya à Gross-Ernen douze anges sous la forme de misérables mendians, pour y demander la charité. On les repoussa, on les chassa de partout, avec des injures, des bâtons et des pierres. Seule une pauvre veuve en dehors du village, les accueillit pour la nuit. Alors une tempête effroyable éclata, la montagne trembla et s'écroula dans la vallée où elle ensevelit le village et ses habitants, sauf la veuve miséricordieuse, qui fut épargnée avec sa maison. Le village détruit était au lieu dit Lauwili.

Le triple malheur. — Les habitants d'un village du Haut-Valais étaient méchants et chicaneurs ; il y avait des disputes continues non seulement entre voisins, mais entre frères et sœurs, et même entre parents et enfants et cela de génération en génération, parce que le père, dans sa vieillesse, devait souffrir, comme il avait fait souffrir dans sa jeunesse. Lors du bal du Carnaval dans la maison de commune, les jeunes couples tournaient joyeux, malgré les rafales de neige qui tourbillonnaient dehors, en dépit des avertissements et des remontrances du vénérable pasteur, de la colère des pères, des plaintes des mères. Dans la cuisine un beau feu flambait pour les préparatifs du souper. Tout à coup l'avalanche descendit des hauteurs et vint emporter beaucoup de maisons. Elle encombra le lit

du torrent qui inonda le village ; et le feu, resté sans surveillance dans le désarroi, se propagea. Ainsi le malheureux village connut à la fois un triple malheur. Mais les jeunes gens dansaient toujours...¹

La danse des morts. — Bien haut dans la montagne de Naters, à Richinen, il y a un hameau isolé qu'on appelle Eggen. Un jeune homme, né à l'époque des Quatre-Temps, et qui était là-haut, occupé à abattre des arbres, à un moment identique de l'année, fut le témoin de choses mystérieuses. Comme, à la nuit tombante, il quittait son travail pour rentrer au hameau, il vit à une maison vis-à-vis de la sienne toutes les fenêtres éclairées et entendit jouer des airs de danse gais, mais anciens. « Qu'est-ce ? se dit-il, la jeunesse a-t-elle le diable au corps qu'elle vienne danser jusqu'ici, et même aux Quatre-Temps ? Je me croyais seul à Eggen et j'y trouve toute une compagnie de danseurs. Après souper, j'irai voir ça. » Il y alla. La porte de la maison étant entr'ouverte, il s'y glissa facilement et sur la pointe des pieds arriva à celle de la salle, ouverte aussi. Il vit sur la table des bougies, alentour des musiciens et d'autres personnes, tandis que des danseurs tournaient, vêtus d'anciens costumes auxquels pendaient des glaçons qui, en s'entre-choquant, rendaient un son métallique ; leurs doigts aussi étaient des chandelles de glace... Comme il en était là, il vit s'avancer vers lui une jeune femme qui ressemblait à s'y méprendre à Emma, son amie, son inoubliable danseuse, morte récemment. « Qui donc sont ces gens ? » se demanda-t-il. La danseuse se tourna de son côté et de la main lui fit signe d'entrer. C'était bien elle... La frayeuse le glaça, et aussi vite que le lui permettaient ses jambes tremblantes, il courut chez lui, s'enferma à clef et se mit au lit. Les frissons de la fièvre le secouaient, il ne put dormir. Quand minuit sonna, la

¹ Cf. cette légende avec le récit de la catastrophe d'Obergestelen, en 1720 (ci-dessus p. 58).



Chalet supérieur de l'Ulricher Galen.

Type du chalet conchard, tout en pierre.



Chalet dans le val de Biel.

Construction récente.

porte de la maison s'ouvrit, et on frappa à celle de la chambre. Malgré sa frayeur, il regarda. C'était une femme, autant qu'il en pouvait juger dans l'obscurité. « Emma ! » pensa-t-il, le cœur palpitant. Le bruissement des glaçons qu'il avait entendu à la salle de danse sembla s'approcher de lui, le spectre monta dans le lit à côté de lui. Un faible cri d'angoisse s'échappa de la bouche du jeune homme : « Jésus ! Marie ! Joseph ! Qui es-tu ? » Comme une ombre se pencha sur lui et toucha ses lèvres ; maintenant l'esprit pouvait lui parler, et lui, perdait toute crainte. Une longue conversation s'engagea qui dura jusqu'à l'angelus du matin. Le jeune homme n'en a raconté que ce qui suit. L'esprit lui demanda d'abord : « Me reconnais-tu ? » Il répondit : « Oui, tu es Emma ! » — « Oui, je suis Emma, ton amie de jadis ; je viens de l'Aletsch, et je dois avec les autres danser ici la nuit des Quatre-Temps ; c'est là où l'on a péché qu'il faut que l'on expie. Combien j'aurais dû le faire longtemps encore, si tu ne m'avais pas parlé. Mais à présent je puis espérer la délivrance pour moi et pour les autres. Le veux-tu ? » — « Oui, répondit-il. — Mais ce sera dur ! — Qu'importe ! » De ce qu'il promit de faire, le jeune homme ne voulut rien dire à personne, mais on le vit dès lors tout autre ; il resta célibataire et toujours aimé des pauvres âmes, comme s'il avait contracté une union mystique avec Emma. Emma fut la seule pensée du reste de sa vie. A ce nom, jusqu'à son dernier souffle, on vit son visage s'éclairer¹.

Le glacier d'Aletsch. — Jadis, un pieux Père professeur faisait voir à ses élèves le glacier d'Aletsch ; il mit le pied sur la glace, mais à peine l'eut-il fait qu'il s'arrêta et voulut faire reculer les étudiants. « Si vous saviez ce que je sais et si vous voyiez ce que je vois, vous ne pourriez plus avancer, dit-il, car le glacier d'Aletsch est plein de pau-

¹ Le sujet de *La Nuit des Quatre-Temps*, drame en 4 actes de M. René Morax, est tiré de cette légende.

vres âmes. » A un étudiant qui restait incrédule, il dit : « Place-toi derrière moi, mets ton pied droit sur mon pied gauche et regarde par dessus mon épaule. » Et le jeune homme stupéfait vit des crevasses bleues du glacier sortir et s'élever tant de têtes de pauvres âmes qu'on ne pouvait poser le pied sans en toucher. — On a vu autrefois sur le glacier d'Aletsch deux belles femmes nues, dont l'une, assise sur la glace, peignait au soleil sa chevelure d'or et pleurait amèrement parce qu'elle devait encore geler jusqu'au cou neuf fois avant d'être délivrée ; l'autre, au contraire, prise jusqu'aux épaules dans la glace, chantait merveilleusement parce que sa délivrance approchait.

La procession des morts. — Il y a certaines personnes, des femmes pour la plupart, appelées Enfants des Quatre-Temps (*Temperkinder*) qui ont ce don particulier de voir la procession des morts (*Gratzug*) à minuit. Quand elle passe, on entend d'abord un bourdonnement sourd, comme celui qui s'élève d'une procession nombreuse en train de prier le rosaire. Puis c'est la marche funèbre qu'on entend si distinctement tambouriner et siffler, que certains peuvent en reproduire la mélodie de mémoire. Puis ce sont toutes sortes de musiques, des voix qui pleurent ou qui rient, des bruits étouffés, des souffles comme ceux du vent dans les feuilles. Puis, par le clair de lune, on voit s'acheminer un cortège long d'une lieue, de gens vêtus de blanc, ou bien des ombres noires, qui passent ravins et monts, montant et descendant. En plusieurs endroits, on a vu la procession faire le tour de l'église ; des gens en faisaient partie qui vivaient encore, mais dont la mort était ainsi annoncée, d'autant plus prochaine qu'ils étaient plus en avant dans le cortège. Celui qui rencontre la procession des morts doit se hâter de se placer au-dessus du chemin, s'il ne veut s'exposer à être touché par eux et à être frappé de maux soudains aux pieds, aux jambes, aux mains, aux yeux ou aux oreilles, très difficiles à guérir, ou à être pris

d'une fièvre violente, ou à être victime d'autres maléfices. Sur la piste (*Tschingelweg*) parcourue par les morts, et qui traverse nonante-neuf alpages, se trouve parfois par hasard un chalet ; impossible alors d'en tenir les portes et les fenêtres fermées ; si bien qu'on les verrouille, on les retrouve toujours ouvertes ; il faut alors déplacer la maison. Les bûcherons abattent quelquefois des arbres en travers du chemin mystérieux : ils reçoivent d'un inconnu l'avertissement d'enlever aussitôt les obstacles.

Non loin du hameau de Bodmen (Bellwald), il y a une gorge où coule le Balabach. Avant d'y arriver, on passe devant une petite chapelle de la Mère de Dieu. Les montagnards qui s'en vont à Bodmen, s'arrêtent un instant devant l'autel pour dire quelques Ave, d'autant plus que la gorge du Balabach, est, à ce qu'on prétend, un chemin des morts. Un homme pieux et respectable, nommé Fortnaz, ne négligeait jamais cette sainte précaution. Bien lui en prit : une nuit qu'il allait franchir le pont du Balabach, il entendit dans le lointain un bruit effroyable qui se rapprocha avec la rapidité de l'éclair et il aperçut une longue procession que précédait une bête énorme. Cette bête se précipita sur lui pour le dévorer, mais une force inconnue l'arrêta et elle se jeta dans la gorge. Derrière elle se hâtaient des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, de toutes conditions et de tous pays, avec un bruit tel qu'il n'en avait jamais entendu. Fortnaz crut en reconnaître, il voulut leur parler, mais il n'en eut pas le temps. Le dernier seul s'arrêta et lui dit : « C'est ici la procession des morts qui bon an mal an, jour et nuit, sans trève ni repos, passe monts et vaux pour faire du mal aux hommes. Toi même en aurais été victime, si tu n'avais prié la Vierge qui t'a aidé. Mais je dois me dépêcher, car les autres sont déjà à mille lieues d'ici. » L'épouvante rendit Fortnaz très malade, et il ne parlait qu'avec inquiétude de cette rencontre.

Dans la semaine des Quatre-Temps du Carême, un homme de Bellwald, Fabian Ritz, s'en était allé un soir aux mayens de Nesselschlucht pour y soigner son bétail. Comme il était encore à l'étable, l'angelus sonna à Steinhaus, là-bas au fond, de l'autre côté de la vallée. Ritz récita sa prière, puis sa besogne finie, il se mit en route pour rentrer au village. Bientôt il vit briller une magnifique lumière, éclatante comme celle du soleil, et la procession des morts arriva. Le premier du cortège portait une croix blanche qui répandait cette belle lumière, les autres suivaient deux à deux ; le défilé dura un quart d'heure. Au dernier rang, marchait le beau-père de Ritz, Joh.-Jos. Volken, mort quelques années auparavant et qui était déjà apparu trois fois à son gendre. Celui-ci lui dit : « Quoi ! vous y êtes encore ! Je vous croyais délivré. » — « Je le suis, répondit Volken, mais je dois errer encore ; je n'ai ni joie ni souffrance ; mais je jouirai bientôt du bonheur du paradis. Tu verras ici plusieurs de tes connaissances et toi-même en seras avant longtemps. » En effet, Ritz mourut peu après.

Vie
religieuse.

Dans toutes ces légendes, que de malheurs, que de menaces, que d'épouvante ; les avalanches, les éboulements, la tempête, les mugissements du vent, les bruits mystérieux de l'obscurité et de la nuit, le silence plus effrayant encore, voilà autant d'armes dont la nature, capricieuse et cruelle, harcèle l'homme, petit et faible devant elle ; il ne lui suffit pas de ne livrer sa maigre subsistance à l'homme que parcimonieusement et comme avec envie, l'hospitalité qu'elle lui offre malgré elle lui pèse, l'homme est pour elle un intrus. Mais la religion modifie le premier point de vue, panthéiste, du Conchard ; au lieu d'une force brutale, elle lui montre dans les phénomènes naturels les instruments dont Dieu dispose pour exécuter ses jugements, les cataclysmes deviennent des châtiments. Il y a

alors un recours dans l'effroi et le malheur : c'est la prière, c'est la foi, l'intercession des saints, de la Vierge et de Notre Seigneur.

Rien n'a autant frappé le simple montagnard que le glacier¹ ; nulle part ailleurs il ne voit autant l'apparence d'une vie : cette marche en avant, lente et irrésistible, cette agitation continue de la surface, ces craquements, ces détonations dont s'accompagne la formation des crevasses, ces grondements souterrains qu'on perçoit par l'orifice des « moulins », il ne peut se les expliquer que par l'hypothèse d'êtres invisibles et puissants qui ont établi là leur demeure. Mais il a remarqué aussi cette sorte de pudeur qui pousse le glacier à rejeter à sa surface tous les corps étrangers dont il pourrait être souillé ; n'est-ce pas le symbole de la purification que doit subir l'âme avant d'être digne du bonheur éternel ? Le glacier devient aussi l'emplacement où elle s'effectue ; et la proximité de ce séjour des âmes pécheresses donne aux conceptions de l'Au delà, à la foi et à la religion, une force, une sincérité, une vie extraordinaires.

La religion est la vie même du Conchard ; aucun de ses actes qui n'en soit imprégné ; au lever, au coucher, pas un qui oublie sa prière ; le repas commence par un bénédicité ; on se signe en entrant dans la chambre commune et en sortant ; un bénitier est placé près de la porte ; à l'angelus, l'homme interrompt son travail, sa conversation, se découvre et l'on n'entend plus que le murmure des oraisons. Le dimanche, de bonne heure, hommes et femmes, tous ont revêtu leurs plus beaux habits, les plus

¹ Il est à noter que le glacier du Rhône et les autres glaciers conchards ne jouent qu'un rôle insignifiant dans les légendes du pays. Seul, le glacier d'Aletsch, à cause de sa grandeur et de sa proximité des lieux habités est entré dans la mythologie populaire. C'est ce qui justifie l'admission ici au nombre des légendes conchardes, de légendes dont l'action se passe sur les alpes de Mörel, de Ried et de Naters qui d'ailleurs font suite aux alpes de Fiesch et de Lax, sur la même banquette glaciaire.

propres, et attendent l'heure de la messe ; les offices sont suivis avec sérieux et dévotion. Toute la population prend part aux processions périodiques à l'intérieur du village ou aux alentours ; quoique moins fréquentées qu'autrefois, celles qui s'en vont à la Chapelle des Bois d'Ernen ou à celle des Champs de Ritzingen pour y implorer la Vierge, en temps de sécheresse, sont nombreuses. On donne beaucoup à l'Eglise ; ce sont des fondations¹ de pieux Conchards qui ont permis d'adjoindre des vicaires aux curés d'Ernen, de Fiesch et de Munster, de transformer les rectorats² en paroisses indépendantes³. Jadis les fidèles faisaient jusqu'à trois heures de marche pour assister aux offices ; les difficultés, les dangers même de ces déplacements en hiver déterminèrent les autorités ecclésiastiques à multiplier les églises. Les paysans n'ont pas reculé devant l'endettement pour construire et orner leurs sanctuaires ; plusieurs sont fort beaux. La religion concharde ne se borne pas à ces pratiques extérieures ; on ne croit pas avoir rempli tout son devoir quand on a prié ou fait l'aumône. La probité, la bonne foi, l'hospitalité, la douceur, la modestie sont des qualités communes ; il n'y a point de voleurs dans le pays ; on laisserait les portes ouvertes en partant pour les champs, s'il n'y avait les chemineaux ; les récoltes de plusieurs sont logées sous le même toit ; aucun ne fait tort à l'autre ni d'une gerbe, ni d'une botte de foin. La sobriété, la simplicité des mœurs sont patriarcales ; chacun use avec modération des biens que Dieu lui donne et dont il sait par expérience combien ils sont incertains.

¹ Les capitaux de ces fondations sont placés en hypothèques sur les propriétés privées ; la gestion en est confiée au curé et au conseil de fabrique, les rapports de créancier à débiteur qui s'en suivent entre clergé et fidèles expliquent en partie l'antipathie qui entoure plusieurs prêtres.

² Le recteur est, en Valais, le desservant d'une chapelle.

³ Il y a aujourd'hui 13 paroisses dont l'ensemble forme le décanat d'Ernen.